

et par cœur, c'est qu'elle est cause de terrible perplexité, lorsque deux livres se trouvent en présence. Alors se produit invariablement la scène que raconte Murger à propos de M. Mouton qui se plaint si fort de ce que, étant bon père de famille, il est obligé de lire avec la même confiance deux journaux dont l'un dit blanc et l'autre du noir.

D'où vient encore ce système d'Anglophobie absurde, injuste, inconséquent, dangereux, que l'on rencontre chez tous les élèves de nos collèges? C'est qu'ils ont lu cela dans de Maistre et dans Veillot, et qu'ils n'ont jamais vu, dans aucun livre public en France, que le Bas-Canada fût intéressé à demeurer sous le régime britannique. La constitution anglaise elle-même, n'échappe point à la critique des jeunes philosophes, sous prétexte que Donoso Cortès l'a dit.

Nous voulons bien croire que Donoso Cortès, De Maistre et Veillot sont trois écrivains et trois personnes hors ligne, mais ils n'ont pas écrit au point de vue du Bas-Canada: de là toute l'erreur.

Je me rappelle toujours cette explosion de colère qui se fit sentir dans le Bas-Canada, lorsque le regretté M. McGee exprima l'opinion que les Français n'étaient point aussi aptes que la race anglo-saxonne aux institutions représentatives; et cependant ce qu'il a dit une fois, accidentellement, et dans un sens tout-à-fait différent de celui qu'on lui a prêté, toute la première jeunesse de notre province le répète constamment, en souffletant avec une pitoyable ignorance notre histoire et nos plus belles réputations. Il est vrai que pour penser autrement, il faudrait apprendre l'histoire du Canada, et on ne l'apprend pas.

Et pourtant, les élèves de nos écoles ne passent pas leur temps à ne rien faire, ils apprennent même énormément; c'est même cette fièvre d'instruction rapide qui est cause de tout le mal. On trouve plus court d'apprendre une page par cœur que d'en comprendre une dizaine.

Seulement le premier système donne des opinions toutes faites et qui sont celles de tous les élèves de la même classe, tandis que le second système donne des idées personnelles, et mettrait de l'originalité dans les idées et dans les caractères.

"La vraie éducation est celle qui se fait à l'intérieur, et à laquelle chaque individu doit travailler par lui-même." Cette parole est du Cardinal Wiseman, qui s'y connaissait; il faisait contraster cette éducation avec la paresse d'esprit remarquable à notre époque, qui se borne à prendre dans les livres, un vernis de généralités et qui a toute application en grande horreur.

Madame de Girardin disait qu'on ne laissait pas assez les enfants manger de la vache enragée, et elle avait raison. C'est surtout dans le bas âge qu'il faut accoutumer l'intelligence à chercher la solution des problèmes de toute nature qui se présentent à chaque instant sous les yeux; il faut stimuler l'intérêt, exciter la curiosité, créer le désir de connaître, faire naître l'amour du travail par la joie que procure toujours un succès péniblement acquis. Voilà ce qu'il faut substituer à ce lit de Procuste qu'on appelle la leçon par cœur, et qui a pour résultat le nivellement général des intelligences et des caractères, et qui ne fait triompher la mémoire qu'aux dépens de toutes les autres facultés.

On voit d'ici une foule de gens qui vont s'imaginer que nous voulons le renversement de l'ordre social et de tous les autres ordres possibles; eh bien! il n'en est rien. Nous n'entendons nullement nous mêler de l'instruction religieuse qui est confiée à des mains habiles et dignes de toute confiance; les questions religieuses sont hors de cause, de même que nos institutions d'enseignement. Toute notre pensée se résume en ceci. Quand nous sommes jeunes, nous apprenons par cœur—exclusivement—des masses de choses que nous retenons peu ou mal, et—ce qui est bien pire—qui nous font croire que nous en savons bien long, ce qui est une grande et douloureuse erreur. Quand nous sommes plus avancés en âge, cette idolâtrie du texte se manifeste dans les études politiques et professionnelles: les avocats apprennent le texte du code civil pour ne pas étudier le droit, et les journalistes vont chercher dans les auteurs espagnols des autorités destinées à prouver que la Constitution britannique est indigne d'un peuple bien élevé.

Plus tard, on peut complètement se dispenser d'avoir des idées.

Cet état de choses ne nous paraît pas très-rapproché de l'idéal; nous aimerions que cette tendance à prendre les idées du voisin pour s'épargner le trouble d'en chercher d'autres, fut un peu moins générale; nous demandons que ceux qui veulent écrire ou parler fassent autre chose que feuilleter le premier livre qui leur tombe sous la main; nous exprimons tout simplement l'opinion que pour être quelque chose, il ne suffit pas de la lecture, et que la mémoire n'est pas la première faculté à développer chez l'homme.

Si cette paresse d'esprit continue à se répandre et à se généraliser, on en viendra bientôt à ne plus lire que les journaux. Ce sera notre punition.

## COURRIER D'ONTARIO.

Nous voici donc entrés dans la saison des fêtes. C'était dimanche le saint jour de Noël, la plus grande fête chrétienne, après Pâques et la Pentecôte. Et voici, comme vous ne l'ignorez pas, lecteurs et lectrices,

Le jour de l'an qui s'avance....

L'an qui s'avance.... l'an qui s'avance,

comme dans la chanson du roi barbu.

Hélas! oui, encore une année qui va nous quitter; encore douze mois de livrés au passé; encore trois cent soixante-cinq jours qui vont fournir à l'histoire des matériaux abondants dont elle tirera une masse de leçons pour la postérité qui n'en profitera point.

Car il faut remarquer que si l'histoire est faite pour enseigner les postérités, les postérités sont faites pour se moquer de l'histoire. Et, cela étant ainsi, je ne vois pas trop pourquoi l'on ne supprimerait pas soit l'histoire, soit la postérité.

D'une part, s'il est vrai, comme il a été dit je ne sais plus par qui, que l'histoire est le plus menteur de tous les romans, il est manifeste qu'il n'y aurait pas plus d'inconvénient à envoyer du même coup tous les historiens aux galères qu'il n'y en aurait à boucher, en hiver, les interstices des maisons mal bâties avec les éditions complètes des œuvres de Capendu et de Ponson du Terrail.

D'une autre part, si les postérités vont en empirant à mesure qu'elles se succèdent, ce qui me semble indiscutable, aucun homme sensé ne pourrait s'objecter à ce qu'elles fussent du coup expédiées aux calendes grecques.

C'est là une idée neuve que je ne suis pas fâché de déposer sur le seuil de mes contemporains, avant la fin de cette année 1870, qui nous a tant fait souffrir, dans nos meilleures affections et nos plus chères sympathies françaises.

Encore un peu de patience, aimables lectrices, et celles d'entre vous qui comptent trente-et-un printemps bien révolus n'en compteront plus que trente. Car, c'est là, je n'ai pas la prétention de vous l'apprendre, lecteurs, la manière adroite mais peu véridique de vieillir, pour les femmes, tant que les cheveux blancs n'ont pas fait irruption.

Je connais des femmes qui manœuvrent dans leurs vingt-huit ans bien mesurés, bien complets, et qui ont l'audace de vous poser des questions comme celles-ci :

—Quel âge me donnez-vous?

Naturellement à pareille question, on répond :

—Mais, madame, vous pouvez avoir de dix-huit à vingt ans.

—Oh! monsieur, repart-elle, vous me rajeunissez.... J'ai vingt-un ans.... J'arrive même à vingt-deux....

Oui, vingt-deux, et cætera, comme disent les latins, s'il en existe encore.

Mais revenons au grand jour de Noël, le *Christmas*—*messe du Christ*—des Anglais, et la *fête des enfants*, pour les peuples du Nord.

"Le jour de Noël, dit Denne-Baron, est une grande fête reconnue par le concordat."

Hélas! oui, pauvre France travaillée par les révolutions, il a fallu Napoléon et le Concordat pour te ramener au culte religieux de tes pères, de nos pères, pourrai-je dire.

Autrefois, chez toi comme chez nous, c'était fête partout ce jour-là, non-seulement dans les églises, mais dans les maisons, dans la rue, dans les cœurs....

En quelques endroits, dit un chroniqueur, la veille de Noël, le soir, on faisait collation pour être mieux en état de soutenir les fatigues de la nuit.

On bénissait, dit un autre, dans les familles, la bûche de Noël, en versant du vin dessus, et l'on disait: *Au nom du Père*.

J'ai dit que dans le Nord, c'est la fête des enfants. "Si vous êtes bien sages, dit une tendre mère à ses enfants, Jésus descendra du ciel sur un nuage tout d'or, et vous apportera des joujoux."

En Allemagne, on enferme, la veille de Noël, un arbre chargé de petits cierges, de bonbons, de pommes et de jouets dans une fausse armoire qu'on ouvre à l'instant où l'on s'y attend le moins pour donner aux enfants le plaisir de la surprise.

Les arbres de Noël sont bien connus dans notre pays. J'en ai vu un très-joli à la vitrine d'une boutique d'épicerie de la rue Rideau, tous ces jours derniers. Et il y en avait ailleurs aussi, chez les confiseurs surtout.

Il faudrait ne pas avoir lu les beaux livres de Charles Dickens pour ne pas savoir qu'il se fait, le jour du *Christmas*, en Angleterre, une énorme consommation d'oies. Ce jour-là chaque famille, quelque soit sa pauvreté ou sa misère, se régale d'une oie.

Ici, nous préférons la dinde, et certes cette préférence fait notre éloge, car, selon moi, l'oie constitue un mets peu agréable.

En France, c'est l'usage de faire déposer aux enfants un soulier ou un sabot auprès de l'âtre, afin d'y recueillir le lendemain le joujou ou le bonbon que le bonhomme Noël y apportera dans la nuit.

J'ignore jusqu'à quel point la mode du sabot a pris pied au milieu de nous. Peut-être les Anglais qui font tous leurs frais pour le *Christmas*, l'ont-ils adopté. Quant aux familles franco-canadiennes, je crois qu'elles tiennent sous clé pour le jour de l'an une bonne partie, sinon la totalité des surprises destinées aux enfants. Pour elles le grand jour des joujoux, et des beignes, et des embrassements, et des *je te la souhaite bonne et heureuse*, c'est le premier de l'an.

Le réveillon, cette vieille coutume française, qui dénotait la franche joie de nos pères, est encore fort en usage dans nos campagnes.

Si Noël tombe un vendredi, cela n'empêche point l'immolation de l'oie ou de la dinde, comme chacun sait. Le réveillon, qui se fait après la messe de minuit, est donc toujours un repas gras, même quand Noël tombe un vendredi.

La permission du St. Siège concernant l'usage de la viande le jour de Noël, date du troisième siècle.

Dans certaines contrées, on bénissait, la veille de ce grand jour, une énorme bûche qui brûlait toute la nuit dans le foyer.

Dans plusieurs parties de la Norvège, on ne permet pas à l'étranger de payer ce jour-là le vivre et le couvert; même dans les auberges, on le loge, on le traite gratuitement. La terre semble sous l'influence de ces paroles célestes: "Il est plus doux de donner que de recevoir."

Non seulement les hommes, mais les animaux, sont appelés à se réjouir le jour de Noël. Tous les commensaux de la ferme ont part au festin. Il n'y a pas jusqu'aux oiseaux du ciel qui ne se réjouissent. Sur les toits, sur les hangars, on élève de hautes perches toutes chargées de beaux épis d'avoine. Le journalier qui n'a point de champ, qui ne récolte point de blé, demande et reçoit à Noël du fermier qui l'emploie, une gerbe qu'il suspend en l'air pour que les oiseaux viennent aussi gazouiller et se régaler au-dessus de sa grange vide.

N'est-ce pas là une coutume touchante à faire verser des larmes....

C. T.

## NOS CHANSONS ET NOS CHANTEURS.

CAUSERIE

Lue à l'Institut Canadien-Français d'Ottawa, le 7 décembre 1870, par M. E. B. de St. Aubin.

Suite et fin.

II.

Plusieurs d'entre vous, mesdames et messieurs, ont assisté et même pris part aux répétitions d'un concert. C'est là qu'on peut apprendre à bien connaître le monde des amateurs musicaux. Ce monde a ses travers, comme tant d'autres fractions de notre société civilisée, et ces travers sont parfois curieux à étudier. Toutefois, je dois vous dire que l'amateur canadien présente bien peu d'analogie avec les types du même genre si finement critiqués, par exemple, dans les journaux et dans certains ouvrages français. Vous trouverez rarement, chez l'amateur canadien, ces gestes et ces prétentions bizarres qui feront encore longtemps les délices des caricaturistes et des chroniqueurs. Comment expliquer ce fait qui est tout à la louange de notre pays?

Je crois que la raison en est bien simple: L'amateur canadien est, avant tout, un membre éminemment utile de notre société; en certaines occasions, il devient même indispensable. Dans les plus grandes villes du Canada, il n'y a point de bons théâtres en permanence. Les salles de théâtre à Toronto, Montréal et Québec, pour spécifier davantage, ne sont jamais louées que pour une période assez restreinte à des compagnies d'artistes étrangers, oiseaux de passage dont on peut dire beaucoup de mal et très-peu de bien, (avec d'honorables exceptions, bien entendu). En outre, ces compagnies nous visitent d'ordinaire pendant l'été, alors que les théâtres sont presque tous fermés aux Etats-Unis, et le reste de l'année, nous sommes laissés à nos propres ressources. Si nous voulons nous donner le plaisir d'une séance dramatique ou musicale, durant les longues soirées de nos longs hivers, il faut avoir recours aux amateurs.

Vous voyez donc que l'amateur est utile, presque indispensable dans notre société. J'ajouterais qu'en général, il se montre toujours obligeant. Il est peu prétentieux, quelquefois même trop timide, mais il a des susceptibilités assez curieuses et que nous voudrions tous voir disparaître.

Les personnes qui ont pris une part active à l'organisation de soirées musicales savent les pénibles contrariétés inhérentes à cette charge d'organisation.—Il a été décidé qu'un concert aurait lieu au profit d'une œuvre charitable, et monsieur X. est chargé d'inviter les chanteuses et les chanteurs. Il met son bel habit des dimanches, achète une paire de gants frais et va frapper à la porte d'une de nos chanteuses en vogue. Sa démarche est timide; il se présente en solliciteur peu confiant dans le succès de sa requête dont voici la formule invariable.

—"Le comité du concert qui doit avoir lieu dans quinze jours au profit de telle œuvre m'a chargé, madame, de vous demander si vous ne nous prêteriez pas votre gracieux concours en cette occasion."

La réponse de madame est également invariable: —Oh! monsieur, vous n'y pensez pas! Je ne chante plus.... je n'ai rien de nouveau.... et puis les derniers froids m'ont très-fort enrhumé....

A l'argument inépuisable du rhume ou, pour parler le langage à la mode,—de *l'influenza*, le pauvre organisateur répond invariablement que "s'il faut en croire le baromètre, le thermomètre, l'hygromètre et autres instruments de météorologie, le temps va certainement se mettre au beau; que, dans quinze jours, on peut guérir quinze fois *l'influenza* la plus tenace; que madame chante si bien le grand air de l'opéra en vogue, qu'il serait vraiment regrettable que le public fût privé du plaisir de l'entendre."

L'allusion au "grand air" favori ne manque jamais son effet, et, bref, madame finit par accepter; mais viennent les restrictions.

Madame veut savoir quelles sont les autres personnes qui chantent à ce concert; pure question de charité chrétienne. Madame veut que son grand air vienne à tel numéro d'ordre sur le programme.

Madame veut répéter son morceau plusieurs fois chez elle avec l'accompagnateur, puis à la salle de concert, la veille de la soirée.

Le docile organisateur souscrit à toutes les conditions, et si le comité a invité quatre chanteuses, il part satisfait en pensant qu'il n'a plus que trois visites semblables à faire.

Mais une fois les invitations acceptées, les choses vont bien, trop bien même, comme vous allez voir. A la première répétition, chacune des dames qui, deux jours plus tôt, ne trouvait pas un seul morceau qu'elle pût chanter, en offre cinq ou six au malheureux accompagnateur: "elle voudrait bien chanter celui-ci, mais peut-être il serait mieux de chanter celui-là"..... "Ce troisième morceau plairait mieux au public"....

Je ne pousserai pas plus loin le détail de ces inoffensives résistances, qui toutefois, je dois le dire, donnent un tracassé aussi énorme qu'inutile aux personnes qui entreprennent d'organiser une soirée musicale.

Et n'allez pas croire, mesdames, que les messieurs qui chantent la basse, le baryton ou le ténor, soient à l'abri de tout reproche sous le même chef. Certains chanteurs sont d'une coquetterie ineffable; ils se font prier, beaucoup prier.

Dans un concert où l'on fait chanter des morceaux d'en-